

Augustins la vue délicieuse de la campagne de Rome et du monte Mario, placé vis-à-vis le Pincio. Rien ne dit que les Augustins ou Camaldules ne rentreront pas dans leurs droits. Les collines élevées qui dans Rome bordent le Tibre, forment des vallées tortueuses et profondes. Les labyrinthes produits par ces petites vallées et les collines semblent disposés, suivant le mot du fameux architecte Fontana, pour donner lieu à l'architecture d'étaler ce qu'elle a de plus beau.

J'ai vu des Romains passer des heures entières dans une admiration muette, appuyés sur une fenêtre de la villa Lante, sur le mont Janicule. On aperçoit au loin les belles figures formées par le palais de Monte-Cavallo, le Capitole, la tour de Néron, le Monte-Pincio et l'Académie de France, et l'on a sous les yeux, au bas de la colline, le palais Corsini, la Farnesina, le palais Farnèse<sup>1</sup>. Jamais la réunion des jolies maisons de Londres et de Paris, fussent-elles badigeonnées avec cent fois plus d'élégance, ne donnera la moindre idée de ceci. A Rome souvent une simple remise est monumentale<sup>2</sup>.

Ce n'est point sur les collines qu'on a bâti la rue du Corso et la Rome actuellement habitée, mais bien dans la plaine, auprès du Tibre, et au pied des monts. La Rome moderne occupe le Champ de Mars des anciens; c'est là que Caton et César venaient se livrer aux exercices gymnastiques, néces-

<sup>1</sup> C'est à peu près d'ici qu'est prise la grande vue perspective de Rome gravée par Piranesi. C'est un portrait fort ressemblant dans le style des portraits d'Holbein. (Grande abondance de détails secs; voir l'admirable portrait d'Érasme au Louvre.)

<sup>2</sup> C'est ce qui fait que les architectes qui aiment leur art ne peuvent plus quitter Rome. M. Paris, dont les recueils sont maintenant à la bibliothèque de Besançon, voulut bien, en 1811, m'expliquer Rome. Les idées de cet homme habile et passionné, fort intéressantes pour moi feraient longueur ici.

saires au général comme au soldat, avant l'invention de la poudre.

Il faudrait jeter les yeux sur la carte géologique du sol de Rome, donnée par M. Brochi.

La Rome habitée se termine au midi par le mont Capitolin et la roche Tarpéienne, à l'occident par le Tibre, au delà duquel il n'y a que quelques mauvaises rues, et à l'orient par les monts Pincio et Quirinal. Les trois quarts de Rome à l'orient et au midi, le mont Viminal, le mont Esquilin, le mont Cœlius, l'Aventin, sont solitaires et silencieux. La fièvre y règne, et on les cultive en vignes. C'est au milieu de ce vaste silence que se trouvent la plupart des monuments que va chercher la curiosité du voyageur.

18 novembre. — Plus une sensation est inaccoutumée, plus vite on s'en fatigue. C'est ce qu'on lit dans les yeux ennuyés de la plupart des étrangers qui courent les rues de Rome un mois après leur arrivée. Dans la ville qu'ils habitent, ils voyaient un objet d'art huit ou dix fois par an; à Rome il leur faut voir chaque jour huit ou dix choses qui ne sont nullement utiles pour faire gagner de l'argent, et nullement plaisantes; elles ne sont que *belles*.

Les étrangers ont bientôt par-dessus les yeux des tableaux, des statues et des grands ouvrages de l'architecture. Si, pour comble de malheur, par suite de quelque caprice du gouvernement des prêtres, il n'y a pas de spectacle, les voyageurs prennent Rome en guignon. Le genre de conversation qu'ils peuvent rencontrer le soir chez les ambassadeurs n'est encore que de l'admiration pour les chefs-d'œuvre des arts. Rien ne semble plus insipide. Dès les premiers symptômes de la maladie que je viens d'indiquer, on ne doit pas marchander le remède; il faut fuir et aller passer huit jours à Naples ou dans

File d'Ischia; et, si l'on en a le courage, y aller par mer; on s'embarque à Ostie.

A Paris, dès l'instant qu'on est décidé à entreprendre le voyage de Rome, il faudrait s'imposer la loi d'aller au Musée de deux jours l'un; on accoutumerait son âme à la sensation du beau. Les deux statues de Michel-Ange, qui sont au Musée d'Angoulême, feraient comprendre le grandiose du quinzième siècle.

GROTTA-FERRATA, 20 novembre. — Quand on veut savoir l'histoire, il faut avoir le courage de la regarder en face. Ce soir, chez la jolie madame Dod\*\*, qui a une charmante *conversazione* à Frascati, de l'autre côté de notre forêt, un moine, le R. P. Rangoni, nous disait : « Les gens de Modène ont le diable au corps, mais il y a là un prince énergique et sensé qui comprime le carbonarisme et l'impiété.

« Je me trouvais à Modène, continue-t-il, quand on pendit le prêtre N., noble et carbonaro. »

Je supprime de tristes détails.

« Mais cette mort, continue le père Rangoni, a été provoquée par une mort dans le sens contraire, et je pourrais même dire deux. Depuis Salicetti, le plus beau génie que l'Italie ait produit pour la police a été sans doute Giulio Besini. C'était un homme sans naissance, qui, s'appuyant sur la peur comme M. Manger de Cassel, parvint à cette fortune immense dans un petit État despotique, d'être le favori d'un souverain homme de sens et très-fin lui-même.

« Besini était directeur de la police à Modène. Le souverain avait eu un autre favori qui est devenu fou, et dans sa folie dit des horreurs de la maison d'Autriche.

« Le père de Giulio Besini était juge, et comme tel chargé de prononcer sur le sort de certains accusés auxquels on im-

putait le crime de carbonarisme. La veille de la sentence, Besini père dit, avec un singulier mélange d'envie de servir son prince et de respect pour son métier de juriste : « Il n'est pas prouvé que les gens à juger demain soient sectaires (carbonari); mais je les condamnerai à mort comme fauteurs. » Il expira dans la nuit, quinze heures seulement après ce propos.

« Son fils Giulio voulut, contre l'usage, assister à ses obsèques, qui eurent lieu la soirée suivante. Il était dans l'église, pleurant à chaudes larmes et regardant le drap mortuaire qui couvrait son père, lorsqu'une vieille femme s'approche et lui dit : « Tu vois où est ton père; si tu ne changes, tu y seras bien tôt. » On peut juger si le chef tout-puissant de la police la plus terrible qui fût jamais fit faire des recherches, et avec quelle rapidité; mais la vieille femme avait disparu, et probablement était un des jeunes gens qui regardaient les *carabinieri* courir et s'agiter dans l'église (c'est le nom des gendarmes à Modène).

« Giulio Besini eut, dit-on, une peur extrême, mais ne changea rien dans sa manière d'agir. La faveur dont il jouissait lui était devenue trop nécessaire. Il sortait rarement et bien accompagné; il avait obtenu d'avoir une garde. Un soir il céda tout à coup à une envie de se promener qui lui vint; il sort, donnant le bras à un ami; deux carabinieri, par lesquels il se faisait toujours accompagner, venaient de tourner le coin d'une rue; tout à coup l'ami qui accompagnait Besini se sent renverser d'un coup de poing, Besini lui-même tombe; il est percé d'une courte épée qui, entrant près du foie, remontait vers le cœur et sortait par l'épaule; il survécut quatre heures.

« Jamais recherches ne furent mieux dirigées que celles qui suivirent cet horrible attentat, et jamais recherches ne furent plus infructueuses. Les circonstances de la blessure, de la mort, de la poursuite, ont occupé le pays pendant plusieurs

mois (et formé le caractère des jeunes Modénois de dix-huit ans). Le malheureux Besini, homme rempli d'esprit et de courage, avait eu un pressentiment. Du reste, le genre de vie du Pygmalion de Télémaque, ni d'aucun tyran, ne peut être comparé à celle que cet ambitieux a menée pendant les six mois qui se sont écoulés entre la mort de son père et la sienne. »

Ce singulier récit avait produit le plus profond silence dans le salon; il touchait à des intérêts pour lesquels on pend dans les États de Léon XII. J'omets vingt circonstances pittoresques, mais odieuses; nous n'avons pu deviner de quel parti est notre *fratone*. Il s'est tu; et, pendant que le silence continuait encore, il a pris une glace tranquillement (à fort petites cuillérées, et *saporitamente* comme un cardinal célèbre).

Le *fratone* sentait qu'il avait payé son billet d'entrée dans le salon, et n'a plus ouvert la bouche de toute la soirée. Il regardait madame Lampugnani et souriait à ce qu'elle disait; la céleste beauté de la jeune Milanaise faisait oublier au moins les intérêts de son ambition.

Cette grande figure sombre recouverte de la superbe robe noire et blanche de l'ordre de Saint-Dominique était réellement imposante. Le *fratone* a plu à nos compagnes de voyage; madame Lampugnani nous fera dîner avec lui. Je place ici ce que le P. Rangoni nous a dit huit jours après.

« Lors de l'enfantillage nommé à tort révolution du Piémont, les élèves de l'Université de Modène se révoltent. Ils reçoivent de leurs chefs occultes l'ordre de s'apaiser, et tout à coup ils se laissent apaiser. Les troupes étaient déjà en marche. L'aide de camp de S. A., officier Piémontais, qui avait réussi à apaiser la sédition, dit à \*\*\* : « Deux élèves m'ont servi à ramener les autres, il faut les récompenser. — Il faut « les punir, » dit cet homme de sens. Et on les enferme dans la prison du Rubiera.

« Pendant cinq ans, M. le marquis Sanguinetti, à cause de son attachement à M. le duc de Modène, avait été en butte à la police de Napoléon. Il eut deux fils chassés de l'Université, pour la part qu'ils avaient prise à la révolte, et vint demander grâce. — « Allez en exil avec eux. »

A l'occasion de toutes ces anecdotes, dont je supprime les plus vives, on récite un sonnet de Maggi. Je retiens les trois derniers vers, qui peignent l'état des âmes de 1530 à 1796, depuis la prise de Florence jusqu'au réveil de l'Italie par les armées françaises.

Darsi pensier della comun salvezza  
La moderna viltà periglio stima,  
E per ventura il non aver fortezza <sup>1</sup>.

Le roi de B\*\*\* a parfaitement rendu cette pensée dans une pièce de vers que S. M. a daigné lire chez madame Martinetti.

22 novembre. — Ce soir Frédéric a fort bien défendu le voyageur Lalande contre les injures d'un savant anglais. Les jésuites, amis de M. de Lalande, lui fournirent un grand nombre de Mémoires sur chaque ville d'Italie. Ces Mémoires avaient l'avantage d'être écrits par des jésuites habitant ces villes, et l'on en trouve de fort bons extraits dans le voyage de Lalande. Cet athée célèbre a de la simplicité, de l'esprit; il n'est impatientant que lorsqu'il copie les sottises que MM. Cochin ou Falconet ont imprimées sur les beaux-arts. Il faut voir de quel ton ces artistes inconnus parlent des plus grands maîtres. La partie historique du voyage de Lalande est remplie de falsifi-

<sup>1</sup> Recueil du P. Ceva, page 413. Le soir, avant de nous séparer, nous lisons souvent avec plaisir un sonnet ou deux. Les littératures de France ou d'Angleterre n'ont rien de comparable aux sonnets et aux nouvelles.

cations jésuitiques. Il se garde bien, par exemple, de parler des lettres que Pétrarque a écrites sur la cour des papes. Malheureusement Pétrarque veut faire du beau style latin, et devient souvent vague et obscur. On écrivait de plaisants Mémoires avec ces lettres; nous en avons lu plusieurs, en rentrant, dans le bel exemplaire in-folio des *Œuvres* de Pétrarque, que le libraire de Romanis vient de vendre à Frédéric au prix de cent quatre-vingts pauls; on l'aurait eu pour un louis à Paris.

J'oubliais une grande discussion sur le *beau idéal* chez madame la duchesse de D\*\*\*. M. le cardinal Spina, monsignor N. et M. Nystrom, jeune architecte suédois, ont parlé avec tout l'esprit possible. Les premiers siècles de la peinture ne se sont pas doutés du *beau idéal*.

Voyez les peintures du Ghirlandajo, faites vers l'an 1480, en Toscane. Les têtes sont d'une vivacité qui surprend, d'une vérité qui enchante. On appelait *beau* ce qui était fidèlement copié, le *beau idéal* eût passé pour incorrection. Ce siècle voulait-il honorer un peintre, il l'appelait le *singe* de la nature. Les peintres n'aspiraient qu'à être des miroirs fidèles, rarement choisissaient-ils. L'idée de *choisir* ne parut que vers 1490.

GROTTA-FERRATA, 23 novembre. — Le temps est décidément à la pluie; nous allons passer trois jours à Rome, afin de voir Saint-Pierre, comme si nous devions nous en *éloigner pour jamais*.

#### ARTICLE PREMIER.

##### ASPECT EXTÉRIEUR.

ROME, 24 novembre. — Ce matin, lorsque notre calèche a débouché du pont Saint-Ange, nous avons aperçu Saint-Pierre

au bout d'une rue étroite. Napoléon avait annoncé le projet de marquer son entrée dans Rome par l'achat et la démolition de toutes les maisons qui sont à la gauche de cette rue. Il dit une fois que ce décret-là serait signé par son fils; mais le monde s'est remis au petit pas, et le régime constitutionnel est trop sage pour faire jamais une aussi folle dépense.

Nous avons suivi cette rue droite, ouverte par Alexandre VI, et sommes arrivés à la place de Rusticucci, sur laquelle, tous les jours à midi, la garde du pape monte la parade avec force musique et tambours, mais sans jamais pouvoir prendre le pas. Cette place s'ouvre sur l'immense colonnade formant deux demi-cercles à droite et à gauche qui annonce si bien le plus beau temple de la religion chrétienne. Le spectateur aperçoit à droite, au-dessus de cette colonnade, un palais fort élevé: c'est le Vatican. Il vaudrait mieux, pour l'effet de Saint-Pierre, que ce palais n'existât pas.

La place comprise entre les deux parties semi-circulaires de la colonnade du Bernin (mais, je vous en prie, ayez les yeux sur une lithographie de Saint-Pierre) est, à mon gré, la plus belle qui existe. Au milieu, un grand obélisque égyptien; à droite et à gauche, deux fontaines toujours jaillissantes, dont les eaux, après s'être élevées en gerbe, retombent dans de vastes bassins. Ce bruit tranquille et continu retentit entre les deux colonnades, et porte à la rêverie. Ce moment dispose admirablement à être touché de Saint-Pierre, mais il échappe aux curieux qui arrivent en voiture. Il faut descendre à l'entrée de la place de Rusticucci. Ces deux fontaines ornent cet endroit charmant, sans diminuer en rien la majesté. Ceci est tout simplement la *perfection de l'art*. Supposez un peu plus d'ornements, la majesté serait diminuée; un peu moins, il y aurait de la nudité. Cet effet délicieux est dû au cavalier Bernin, dont cette colonnade est le chef-d'œuvre. Le pape Alexan-